

social par le biologique. Dans le domaine des arts et des humanités, ce retour semble coïncider avec la domination de la perspective postmoderne qui véhicule l'idée selon laquelle l'individu doit manifester de toutes les façons possibles son authenticité. L'affirmation de la différence sexuelle et de l'instabilité des identités sexe/genre est l'une des formes qu'a prise la manifestation de cette authenticité et cela se reflète dans l'art et dans les multiples formes que revêt celui-ci. On assiste en tous cas à la diffusion sociale large des techniques corporelles telles que les interventions permanentes (scarifications, tatouages, mutilations, etc) et temporaires (peintures corporelles, maquillage, piercing, décorations et vêtements). Ces faits incitent à s'interroger sur la façon dont certains habits corporels sexués sont assumés et comment ils contribuent à entretenir l'idée de différences essentielles (donc réputées biologiques et naturelles) entre les hommes et les femmes. Il semble que l'on soit en train de perdre de vue le fait que les différences physiologiques entre les deux sexes soient un objet du social et que, comme le dit Lévi-Strauss (cité par Méndez, p. 118), c'est la structure sociale qui imprime sa marque sur les individus. Nous sommes donc en présence d'une essentialisation et d'une naturalisation de l'identité sexuelle qui doit, selon les convictions dominantes, s'extérioriser à travers tous les signes corporels possibles, y compris la beauté bien entendu. De l'avis de l'auteure, dans leur recherche de correspondance entre le sexe anatomique et le genre vécu, ce sont les transexuels qui ont le plus intériorisé l'idée d'une identité pré-établie et monolithique. Autrement dit, qu'ils soient féminins ou masculins, les transexuels sont perçus comme la preuve vivante que le sexe, le genre et la sexualité sont des données de nature et non des construits culturels.

Dans le domaine artistique des années 1990, les artistes féministes tentent de représenter les diverses positions identitaires dans lesquelles elles se retrouvent elles-mêmes, de même que la complexité des identités des femmes. Par l'examen plus précis des activités des artistes visuelles de l'État espagnol, Méndez remarque un décalage entre les représentations de ces dernières et de celles des États-Unis. Elle signale que cela ne reflète que le retard à obtenir certains droits et garanties après le franquisme de même que les trajectoires spécifiques des organisations politiques féministes de chacune des communautés autonomes. Par contre, l'auteure demeure sceptique sur les capacités de lecture qu'auraient les artistes et qui leur confèreraient un rôle de médiateur/médiatrice entre les discours épistémologiques, les langages esthétiques et les codes visuels. Pour cela, et bien qu'on puisse repérer des interprétations contestatrices émergentes, il faudrait que l'artiste, et particulièrement les femmes artistes, atteigne l'autorité, ce qui est rarement le cas. En effet, comme le dit Méndez, le lieu occupé par les artistes dans le champ de la production artistique dérive de rapports sociaux changeants entre les sexes (p. 169).

En somme, tout au long de cet ouvrage, l'auteure a examiné l'articulation entre l'art et la société en prenant soin d'en faire ressortir la complexité et les ambiguïtés. Sa perspective

est large mais elle réussit à s'y mouvoir avec grâce et aisance. Les questions qu'elle pose autour de la construction des corps sont d'une criante actualité et son propos, par les questions qu'il soulève, interpellera certainement tous ces chercheurs, féministes ou non, qui ont le pouvoir dans leur mire.

Francine Saillant et Serge Genest, dirs., *Anthropologie médicale: Ancrages locaux, défis locaux*, Collection Sociétés, cultures et santé, Québec : Les Presses de l'Université Laval, 2005, 490 pages.

Recenseur : *Jean-Michel Vidal*
Université de Montréal

Ce livre attendu, au contenu rassembleur, dans une discipline de plus en plus spécifique et identifiable au sein de l'anthropologie socioculturelle, pourrait avoir pour titre : «Arrêt sur l'image ou introspection momentanée», tant son contenu s'efforce de nous donner un portrait exhaustif et complet de l'anthropologie médicale telle qu'elle s'est conçue et construite, telle qu'elle se conçoit et se conceptualise aujourd'hui et enfin telle qu'elle s'objectivise dans ses divers espaces de recherche face aux intérêts des anthropologues eux-mêmes et aux réalités locales des pays visités dans ce livre. Les auteurs (et ils sont nombreux) nous offrent donc dans cet ouvrage un mini tour du monde des réalités (si tant il est possible d'y parvenir) de l'anthropologie médicale. Le voyage commence par le Canada et porte sur les travaux actuels de Gilles Bibeau, Janice E. Graham et Usher Fleising, puis se centre sur le Québec grâce à une analyse de l'anthropologie de la santé au Québec présentée par Raymond Massé. Ce qu'on apprend sur nos réalités en anthropologie médicale au Canada et au Québec n'est en soit pas nouveau pour celles et ceux qui, comme nous, vivons et travaillons dans ce domaine au Québec et au Canada. Gageons même qu'il se pourrait que certain(e)s auteurs cités ne s'y reconnaîtront pas tout à fait! Par contre, le texte de Bibeau, Graham, Fleising tout comme celui de Massé, offrent aux lecteurs anthropologues ou tout simplement à ceux qui s'intéressent à cette discipline, une revue complète, parfois subjective certes (je l'ai déjà mentionné), mais très bien documentée de ce qu'il se fait, se dit et se pense dans le domaine de l'anthropologie médicale au Canada. Cela est une grande première.

Mais le plus intéressant reste à venir, car le voyage auquel ce livre nous convie se poursuit sur le continent américain et européen. On regrette au passage, cependant, que le texte de Paul Farmer et Arachu Castro faisant état des réalités de l'anthropologie médicale aux États-Unis soit si court et si synthétique, se contentant d'une revue «historique» des courants qui ont animé et animent aujourd'hui cette discipline sur les campus étatsuniens. Pareil pour le Brésil, où le courant important en ethno-psychiatrie est à peine abordé, le reléguant à la psychiatrie et aux psychiatres. Ce qui me semble un peu réduc-

teur. En effet, il aurait été important de rappeler que cette discipline, de par ses fondements et son objet d'étude, se situe de façon très proximale aux courants de pensée en psychiatrie et en psychiatrie sociale qu'elle contribue à renouveler. Et ce constat est d'autant plus prégnant dans le Brésil aujourd'hui qui fait figure d'un des derniers bastions de la psychanalyse dans le monde. Au Mexique, par contre, il est surprenant d'y apprendre que «depuis ses origines, la recherche en anthropologie médicale s'est faite dans les institutions publiques et non pas dans les universités». On peut alors légitimement se demander comment l'anthropologie médicale se retrouve aussi directement opérationnalisée, utilisée, tant il est clair, comme le précisent les auteurs, que «l'offre de services publics exige la connaissance d'aspects peu étudiés, tels que le rapport entre la culture et l'utilisation des services, l'interaction entre fournisseurs des services et bénéficiaires» (Duarte-Gómez, Campos-Navarro, Nigenda). Lorsqu'on arrive en Europe, les réalités qui nous sont décrites font tout autant état de l'historicité de cette discipline, mais surtout de son inscription dans les courants sociaux, politiques et de santé publique. À ce titre, les textes de Pandolfi et Bibeau sur l'Italie (exemplaire à ce sujet); celui de Frankenberg sur le Royaume-Uni; celui de Fainzang sur la France; celui de Van Der Geest sur la Hollande qui brillamment met le doigt sur une réalité souvent négligée des anthropologues médicaux eux-mêmes, à savoir la fascination «culturelle» qu'ils ont pour la médecine et donc le rapport ambigu qu'ils entretiennent avec leur objet même d'étude; celui de Rossi sur la Suisse et enfin celui de Wolf, Ecks, et Sommerdeld pour l'Allemagne éclairent tous des propres réalités locales, nationales pourrait-on dire, mais sur l'horizon commun des défis globaux que représentent la santé et la maladie dans le monde globalisé aujourd'hui. Et puis il est primordial, comme le soulignent avec justesse les auteurs espagnols (Comelles, Perdiguero, Martinez-Hernàez), d'entendre ces autres voix de l'anthropologie médicale qui, bien souvent, se retrouvent assourdies au profit de la voix anglophone. En effet, on peut y lire ce délicieux «petit rappel» des auteurs espagnols qui, d'entrée de jeu, nous précisent que si le cas de l'anthropologie médicale espagnole «comme celui de la plupart des anthropologies non anglophones est méconnu (...) c'est que l'anthropologie et particulièrement l'anthropologie médicale s'écrit en anglais». Cependant, tiennent-ils à préciser, «Cette méconnaissance est moindre parmi les anthropologues qui s'expriment en langues latines, car nous avons l'habitude de lire l'anglais, tandis que ceux qui écrivent dans cette langue ignorent souvent ce qui n'est pas dans la langue de Poe».

Le livre de Saillant et Genest s'achève par trois articles de «perspectives transversales» auxquelles nous sommes déjà plus habitués et qui reprennent des thématiques portant sur le rapport de l'anthropologie médicale avec le genre (Browner, Sargent), le politique (Fassin) et le terrain aujourd'hui avec ici l'exemple du Sida en Afrique du Sud (Preston-White).

Ainsi, dans ce livre, l'anthropologie médicale se décrit en recherchant ses assises et sa spécificité dans son histoire et

dans ses liaisons au sein des grands courants théoriques qui ont animé l'anthropologie socioculturelle. Mais du même souffle, l'anthropologie médicale reconnaît aussi qu'elle est en lien étroit avec les préoccupations qui ont animées et animent aujourd'hui peut-être avec plus de vigilance, les services de santé de nos gouvernements respectifs et les réalités médicales et les soins offerts aux individus vivant dans les pays visités dans ce livre.

Les perspectives de l'anthropologie médicale se déclinent donc de pays en pays dans lesquels cette discipline à pignon sur rue en se contrastant, se confrontant, se différenciant parfois en s'essentialisant selon leurs «ancrages locaux» différents. Mais, dans le même mouvement, il est de plus en plus improbable aujourd'hui de penser la santé et la maladie à l'intérieur d'une seule discipline et à l'intérieur des frontières des pays concernés. Les anthropologues médicaux font alors un peu figure de sentinelles de la santé. Ce que cet ouvrage révèle aux lecteurs un tant soit peu attentifs aux aspects systémiques, c'est la tendance actuelle de l'anthropologie médicale à s'inscrire en général (même si certains auteurs s'en gardent bien (Massé par exemple) au sein des courants de l'anthropologie critique qu'elle contribue cependant à renouveler en intégrant les courants de pensée culturaliste, économiste, démographique, politiques et humaniste de l'anthropologie socioculturelle. Une perspective dès lors plus englobante et non pas globalisante qui se penche avec une acuité toujours renouvelée sur des notions fondamentales comme le rapport entre nature et culture, mais aussi à celles qui sont relatives au droit des peuples à la santé. À la fin de la lecture de ce livre, il semblerait que l'anthropologie médicale soit en train de renouer les liens étroits qu'elle avait originellement tissée avec l'anthropologie environnementale. D'ailleurs, ces différents environnements qui nous sont donnés à lire comme autant de réalités locales de l'anthropologie médicale ne viennent-ils pas aussi faire état de ces retrouvailles?

Il est clair que ce livre va très vite devenir un livre de référence en anthropologie médicale (n'entendons-nous pas dire déjà qu'il va être traduit en plusieurs langues et c'est du moins ce que nous lui souhaitons). Bien qu'inégal dans son contenu, il n'en demeure pas moins un ouvrage didactique important qui offre autant aux anthropologues et aux professionnels de la santé (étudiant(e)s et aux chercheurs en santé) un éventail formidable de références essentielles pour penser les réalités médicales d'aujourd'hui et notre santé de demain.

Le mot de la fin et la conclusion du livre revient à Margaret Lock qui nous rappelle très justement lorsqu'elle aborde l'avenir de l'anthropologie médicale et le rôle des anthropologues médicaux que :

l'une des forces de l'anthropologie médicale a consisté à documenter la manière dont les frontières du normal et de l'anormal, de la nature et de la culture, de soi et d'autrui sont continuellement remises en question et modifiées par les biosciences. Cette documentation, *prédit-elle*, augmentera de manière exponentielle au cours des années et des décennies à venir. C'est, d'abord et avant tout, dans

ce domaine où la morale et les valeurs non vérifiées se trouvent exposées que ce type de recherche continuera d'être, par conséquent, un riche filon d'enquête; un domaine qui, plus que tout autre, érige les ponts entre le passé et l'avenir de l'anthropologie dans son ensemble.

Richard W. Bulliet, *Hunters, Herders, and Hamburgers: The Past and Future of Human-Animal Relations*, New York: Columbia University Press, 2005, 253 pages.

Reviewer: *Thomas Dunk*
Lakehead University

This study of the past and future of human-animal relations certainly contains information and arguments that will be of interest to anthropologists and other cultural analysts, and at times it draws on anthropological data and theories, although for the latter usually only as straw men [*sic*] to destroy. Bulliet divides the history of human-animal relations into three eras: the predomestic, the domestic, and the postdomestic. The predomestic era is the age before the agricultural revolution. During this time, the majority of human history and continuing today among surviving hunting and gathering societies, humans do not have a strong sense of their innate difference from or superiority over animals. Animal behaviour is understood to be quite similar to human behaviour, and animals are seen as deserving the same kind of respect that humans are. Humans have spiritual and affective attitudes towards the wild world. The anthropological work on the rituals of hunting among hunters and gatherers demonstrates this point well.

The agricultural revolution ushers in the era of domesticity. This is marked by the development and spread of ideologies about human difference and superiority over animals, and a growing economic, as opposed to spiritual, understanding of the place and role of animals in human life. During its full development, animals are understood only from a very anthropomorphic perspective. They are appreciated in so far as they are useful to humans and systems of exploitation eventually develop which to a large extent are devoid of any concern with the emotional or spiritual well-being of animals.

Beginning with the industrial revolution, but really only reaching full development in some post-industrial societies, especially Anglophone nations such as the United States, England, and Australia, is the age of postdomesticity. This last and current phase is different from both predomestic and domestic periods in that the vast majority of the population have very little if any direct experience with animals, particularly the ones that we rely on for food and raw materials. The absence of direct observation of animal copulation, birth, death and the butchering and other processing of animal remains; the spread of Darwinian ideas about human evolution; and the spread of the idea of rights (initially for humans but, as Bul-

liet, points out, Jeremy Bentham himself suggested there was no reason to exclude animals from utilitarian ideas about the need to minimize suffering and maximize pleasure) have contributed to the new consciousness about animals occupying the same moral space as humans. This is what lies behind the emergence and growth of the animal rights movement and vegetarianism. In a reversal of Simmel's famous theory about how societies turn groups in their midst into strangers, the deep concern and empathy felt for animals by vegans and PETA members stems from the virtual absence of experiential relationships with the objects of their concern.

Along the way, Bulliet offers many, often rather speculative, theories about a variety of issues. He sees the current fascination with blood and violence in mass culture as a kind of return of the repressed. We evolved to be hunters, something few of us do anymore. But we still have a subconscious desire to see blood spilled. How else to explain that the society where animal rights is most developed is the also the home of the gory Hollywood blockbuster? With regard to the issue of how and why domestication happened at all, Bulliet suggests that there were three main avenues to domestication. For some animals it just happened by fortuitous circumstance: for example, the wild ancestors of cats who hung around early agricultural communities where they benefitted from an abundance of rodents and humans recognized their value as predators of rodent pests. Other animals, such as camels, are actually quite tame in the wild. Living in environments which lacked serious predators, they never did have a fear of humans and so domestication did not require a significant change in behaviours and genetic characteristics. Finally, he argues that where there was a concerted human effort to domesticate animals, it was due to a demand for a regular supply of sacrificial creatures. He criticizes the economic logic of Jared Diamond on this account and Levi-Strauss's equation of the thought processes of non-Western societies with modern scientific thinking. In other words, neither pre-scientific thinkers nor maximizing *homo economicus* get the credit for one of the watershed developments in human-animal relations. Rather it is religious practitioners and the human need to engage with the supernatural.

This is a book that is full of facts, some interesting in their own right, some significant in regard to theories of domestication, and some apparently just there to fill up space. A chapter on the symbolism of the mule and donkey in Western culture contains a great deal of information but does not seem to have a point, other perhaps than to give Bulliet a chance to demonstrate an almost adolescent fascination with the various connotations of the term ass over several thousand years. Indeed, in the end, there is no consistent explanation of why vegetarianism and animal rights seem to have more purchase in Anglophone nations such as the United States, Australia, and the United Kingdom, than in other parts of the world. Although, he eschews economic determinist theories of domestication, he does favour them when it comes to trying to explain modern vegetarianism and animal rights activism. The devel-